

Chers amis, chers frères et sœurs,

ce texte du livre des actes, écrit par l'évangéliste Luc, nous projette au début des premières communautés chrétiennes.

Il tombe à pic, dans notre contexte d'Eglise qui va s'interroger bientôt sur les ministères et essayer de les redéfinir en fonction de la situation actuelle de notre Eglise.

Redéfinir les ministères cela ne veut pas dire faire du copier/coller des textes bibliques, ce qui équivaldrait à faire une lecture fondamentaliste de la Bible, mais c'est interroger les textes bibliques en fonction des questions actuelles qui se posent à nous.

C'est d'ailleurs ainsi qu'ont procédé les apôtres dans ce texte des actes : ils se sont adaptés à l'augmentation des disciples et aux « contraintes » du service quotidien, c'est-à-dire à la distribution des repas, peut-être aussi celle de la Sainte Cène, qui prenaient toutes deux des proportions importantes. Il y avait des questions d'équité auxquelles il fallait répondre, une vie sociale, avec des problèmes sociaux que les apôtres ne devaient pas sous-estimer aux vues du message qu'ils annonçaient, et de leur ambition de créer autour d'eux une communauté de partage. Voici comment : **« tous ceux qui étaient devenus croyants étaient unis et mettaient tout en commun. Ils vendraient leur propriété et leurs biens, pour en partager le prix entre tous, selon les besoins de chacun »**. Ac 2, 44-45

(Quand on dit que l'origine du communisme est chrétien, vous voyez que l'on n'a pas tout à fait tort.)

Les premiers chrétiens s'organisaient donc pour que leur façon de vivre témoigne de leur conversion et en soit l'image. C'est ce dont nous rêvons tous bien sur encore, nous les croyants et les non croyants aussi qui reprochent souvent aux Eglises de ne pas mettre en pratique ce qu'elles prêchent jour après jour. Il y a là une vraie question de cohérence entre ce que nous disons et ce que nous faisons. J'y reviendrai tout à l'heure.

Dans le texte des Actes, la réponse à la question de ces « débordements » du service des tables a abouti à la création du ministère des diacres, du ministère des **serviteurs** devrait-on dire pour être exact. Un terme que l'on a du mal à utiliser bien qu'il renvoie à une réalité, une attitude biblique extrêmement importante et profonde. Aurions-nous du mal à nous imaginer en serviteur ? Où se niche notre résistance ? Trouverions-nous qu'il y a quelque chose de dégradant dans le fait de servir ? C'est vrai que notre société a placé le serviteur au plus bas de l'échelle sociale.

Notre nature humaine, pourtant n'est pas faite que de désirs de puissance et de domination, il y a bien en nous cet élan aussi possible, vers l'autre, et le plaisir de donner, de servir ?

C'est vrai que Jésus parle plus souvent du service comme d'un impératif théologique et moral d'où le plaisir semble absent. La Bible est toujours prudente avec cette sensation dont nous connaissons aussi les excès. La bible parle plus volontiers de joie, de paix, de confiance... de bonheur, un bonheur qui se construit, contrairement à la pensée contemporaine la plus répandue, non pas sur notre mérite car il est donné, offert par l'autre. C'est en cela que la relation à l'autre nous est si chère et si importante. Parce que c'est par l'autre et non par moi qu'arrive le bonheur.

Ainsi, dans la tradition biblique lequel est le plus grand ? Je cite Jésus dans l'évangile de Luc : est-ce celui qui est à table ou celui qui sert ? N'est-ce pas celui qui est à table ? Or moi (Jésus) rajoute-t-il, je suis au milieu de vous à la place de celui qui sert ». Luc 19,27. Le plus grand est dans la Bible le serviteur de tous. Cette affirmation nous demande de convertir notre regard, et de valoriser la figure du serviteur.

En petite conclusion je relève trois éléments :

- les premières communautés chrétiennes ont su s'adapter aux besoins de justice sociale des premiers convertis.
- Elles ont créé le ministère de diacres que nous avons du mal à traduire en langage moderne par « serviteurs »
- Que le terme « serviteur » renvoie pourtant à une caractéristique fondamentale du christianisme.

Dans ma seconde et dernière partie, je m'interroge maintenant sur le présent de nos communautés protestantes réformées/unies de France. Et je pose la question de savoir à quoi nous sommes appelés à nous adapter aujourd'hui ?

Certes ce n'est pas à l'afflux débordant de paroissiens. Et ceci vous interroge peut-être. D'autant plus dans cette période de crise, peut-être vous posez-vous la question « comment en sortirons-nous, comment l'Eglise en sortira-t-elle » ?

En réalité, nous faisons dans notre société, depuis longtemps, l'expérience du confinement de l'Eglise, lieu devenu confidentiel, qui n'intéresse que ceux qui y sont dedans. Son rayonnement est assez faible et même dans nos familles c'est un sujet qui peut diviser, elle peut être un lieu fréquenté par les uns et pas par les autres.

Notre Eglise c'est vrai est fragile. L'annonce de la grâce de Dieu, c'est à dire d'une relation désintéressée, gratuite, manque tout à fait d'intérêt pour qui en veut soit pour son argent, soit pour son esprit logique ou matérialiste.

Le pasteur Wilfrid Monod, qui prêchait un évangile intégral, c'est-à-dire à la foi spirituel et social,

disait que « le message apostolique est foi, cantique, enthousiasme et par conséquent « poésie ». Pour lui, Dieu est « source de toute poésie et de toute adoration ». C'est dire le décalage qu'il peut y avoir dans la fonction même du langage biblique et celui qui prend de plus en plus place dans nos sociétés que l'on appelle « marketing » dont la forme et la finalité sont tout autre.

Pour autant l'Eglise ne doit pas être rejetée au rayon du folklore et nous ne devons pas douter que la Parole qui est adressée à travers la Bible, toute la Bible, Ancien et Nouveau Testament, est toujours aussi pertinente. La grâce, la gratuité, l'élan poétique ne sont rien sans le message qui traverse toutes les écritures. Le message ? Peut-être devrions-nous dire plutôt les messages ! Car ils sont nombreux : déploiement poétique de la création sous nos yeux, don d'une loi (sans égal), messages des prophètes, messages de sagesse, récits historiques, Evangiles ... sont autant de pierres qui balisent un chemin pour vous et moi, pour tous ! Autant de rappels, parfois à l'ordre, souvent à la confiance et à l'audace de l'amour, du don, du courage et de la persévérance. Une théologie dans laquelle il ne s'agit pas de penser notre salut individuel mais de faire nous aussi l'expérience en vrai, réelle, de l'action qui porte le témoignage de l'amour du prochain, de l'amour de la vie, de l'amour du monde.

N'est-ce pas un magnifique message à porter et à transmettre ? N'est-ce pas en même temps très réaliste ? Je suis convaincue que notre présent et notre avenir vont nous conforter dans nos convictions : si on ne prend pas mieux en compte notre relation à l'autre, relation de serviteur à serviteur, notre bonheur est fichu. Le « bonheur » ou les plaisirs que l'on construit au détriment des autres ne sont pas durables, ils sont artificiels parce que l'on a besoin des autres pour vivre, pour être aimés, pour devenir plus humain.

Dans ces temps de crise, nous pouvons nous « réjouir » d'être au bénéfice de ces messages bibliques et de traverser l'histoire avec eux. Ils nous donnent certes un peu d'amertume parce que nous les trouvons trop peu écoutés, connus, mais quelle joie pour nous de savoir avec assurance qu'un chemin de justice et de paix existe pour l'humanité.

Alors à quoi sommes-nous appelés à nous adapter ? De nouveaux ministères sont-ils à créer ?

Je vous donne ici mon sentiment personnel. Je suis de celles et ceux qui sont d'accord avec le pasteur Monod et qui pensent que l'Evangile ne peut être confiné à des rites ecclésiaux, enfermé dans des dogmes et réservé à la prière pieuse du dimanche matin. Je crois que la parole et l'action ne peuvent être séparées et que notre Eglise devrait renouer avec le service des tables, c'est-à-dire avec une compétence d'entraide plus grande qu'elle n'a actuellement. Nous devrions mettre au cœur de nos activités le service et discerner des serviteurs dont les actions témoigneraient de la cohérence du message évangélique.

Le monde et nos paroisses en ont besoin. Voyez combien de personnes ont besoin d'être visitées, combien de personnes ont besoin d'être aidées dans des démarches administratives, combien de

personnes ont besoin d'aide alimentaire, d'aide au devoir, d'aide à l'apprentissage du français. Combien la solitude peut être grande à la ville comme à la campagne... A tout cela une paroisse devrait pouvoir répondre et pour que cela soit bien fait il faut des personnes compétentes, formées et un ministère pleinement reconnu. La figure d'Etienne, n'est pas la plus connue, elle n'est pourtant pas une des moindres dans le Nouveau Testament, je vous invite à lire pour vous en convaincre son discours devant les autorités religieuses dans le livre des actes.

Le service des tables n'est pas un sous-service, ce serait mal comprendre l'Evangile, ce serait renier les paroles de Jésus, ses intentions que de faire passer le serviteur comme un « personnage » secondaire et amputer ainsi l'Eglise d'une partie importante de son rôle, de sa raison d'être.

Ainsi je conclus, disant que l'Eglise a toujours besoin de s'adapter à son histoire contemporaine, elle est toujours à réformer comme vous le savez. La double crise que nous vivons, ecclésiale et mondiale (pas que sanitaire hélas, mais aussi écologique) nous appelle à revenir au plus près les uns des autres, à retrouver la voie du service et à la redéfinir autour de compétences nouvelles.

Pour cela nous pouvons compter sur l'aide de Dieu dont les messages délient au sein de nos doutes et de nos inquiétudes, le bon du mauvais, le bien du mal et nous assurent que le bonheur est possible et réalisable pourvu que nos actes soient en cohérence avec nos pensées.

Amen.